

**Notes de l'École de communauté avec Julián Carrón  
Milan, 23 mai 2018**

*Texte de référence : L. Giussani, Pourquoi l'Église, pp. 241-252 et J. Carrón, « Introduction » à Voici que je fais une chose nouvelle : ne la voyez-vous pas ?, Exercices de la Fraternité de Communion et Libération 2018.*

- *Amare ancora*
- *Aconteceu*

*Gloire au Père*

*Veni Sancte Spiritus*

Bienvenue à tout le monde ! Nous commençons notre travail sur les pages de *Pourquoi l'Église* et surtout sur l'introduction des Exercices de la Fraternité. Dans les contributions qui sont arrivées prévaut le contrecoup que beaucoup d'entre vous ont ressenti par rapport au thème de la familiarité avec le Christ. C'est le début de l'aventure de connaissance à laquelle don Giussani nous a invité. En quoi consiste cette familiarité, non pas en tant que définition, mais en tant qu'expérience ?

*J'ai une grande question depuis un moment, qui est devenue plus urgente après un certain nombre de précisions que tu as faites pendant les Exercices. Parler de la familiarité avec le Christ pour moi a toujours coïncidé avec une familiarité avec les personnes qui plus me transmettaient et me transmettent une humanité différente, avec le fait d'être attirée par les personnes qui vivaient les choses différemment, avec une passion différente à laquelle j'ai été éduquée depuis que je suis petite (pour une certaine positivité que ma famille m'a transmise) à donner le nom de Jésus. Cette familiarité dans le temps est passée à travers des visages et des formes qui sont différentes du début. Lorsqu'aux Exercices tu as parlé de la valeur de la compagnie, en citant don Giussani, tu disais : « notre compagnie doit aller plus au fond, plus dans le fond, et doit concerner nous-mêmes, doit concerner notre cœur ; elle doit [...] nous pousser à un rapport [...] personnel avec Lui ». Dans cette nuance – un rapport personnel avec Lui – il me semble que je suis obligée de saisir des traits que je n'arrive pas à différencier des traits de la compagnie. Quels sont les signes qui me permettent de dire qu'à travers la familiarité, qui est faite de chair, que je vis avec la compagnie, grandit aussi mon rapport personnel avec Jésus ? Je n'arrive pas à distinguer « la familiarité avec la compagnie » et « la familiarité avec le Christ ». Dans un texte que tu as cité pendant les Exercices on disait : « s'Il n'avait pas une personnalité en fin de compte autonome, [...] un visage singulier, des traits qu'on ne peut pas confondre même avec ceux qu'Il a créés comme signes de Lui-même [...] il me semble qu'ils ne cherchent pas le Christ ». Je ne voudrais pas perdre le meilleur, peux-tu nous aider à aller au fond de tout cela ?*

La première aide que nous devons nous donner est de se rendre compte de cette question, parce que c'est ça le défi que nous avons devant nous maintenant. Il est évident que la familiarité avec le Christ passe à travers des traits de la compagnie, mais don Giussani nous aide à comprendre que cela n'est pas mécanique et que nous pouvons toujours nous arrêter à l'apparence. Le fait d'approfondir les traits de la compagnie chrétienne nous introduit à cette familiarité, mais, comme nous l'avons vu beaucoup de fois dans l'Évangile, les disciples avaient Jésus lui-même – pensons à l'épisode du bateau et des pains que nous avons cité aux Exercices – et pourtant cela ne déterminait pas automatiquement une manière différente d'être dans la réalité. Évidemment, Jésus, avec son humanité, se rend présent à nous d'une manière qui nous ouvre à autre chose. Écoutez ce que dit l'Évangile de Saint-Jean : « moi je suis le chemin, la vérité, la vie. Personne ne va vers le Père sans passer par moi [le chemin est la chair du Christ].

Si vous m'avez connu, vous connaîtrez aussi le Père et vous le connaîtrez dès maintenant et vous l'avez déjà vu » (Jn 14,6). Cela paraît très clair, et pourtant juste après Philippe, comme s'il n'avait pas entendu ces paroles, Lui pose la question : « Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit [...] » « Il y a si longtemps que je suis avec vous et tu ne me connais pas, Philippe ? Celui qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire "montre-nous le Père" ? Tu ne crois donc pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? » (Jn 14,8-10). Il y a un lien évident entre l'humanité du Christ et le Père. Pourtant, malgré ce lien que Jésus confirme – Il ne l'affaiblit pas, Il ne l'amointrit pas – Philippe ne parvient pas à se rendre compte de ce à quoi Il veut l'introduire. Pour cette raison il pose une question un peu comme la tienne. « Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; le Père qui demeure en moi fait ses propres œuvres. [...] Je suis dans le Père et le Père est en moi. Si vous ne me croyez pas, croyez du moins à cause des œuvres elles-mêmes » (Jn 14,10-11). C'est-à-dire, le fait de se retrouver devant la chair de Jésus pousse à aller au-delà ; Jésus veut introduire Ses amis à la familiarité avec l'origine de Soi, qui est le Père. Les disciples peuvent s'arrêter à l'apparence ou peuvent entrer dans cette familiarité qui les introduit au rapport personnel avec l'Infini. Ainsi comme on ne pouvait pas voir les traits du Christ sans être renvoyé au Père, de même nous ne pouvons pas regarder les traits de la compagnie sans arriver au Christ, à ce visage « en fin de compte singulier », comme tu l'as dit. C'est très beau ce que dit don Giussani dans une page mémorable, lors d'une rencontre avec des personnes du Groupe Adulte : « cette musique est vraiment très belle [...] la manière de la chanter, le sentiment [...] d'amitié et de fraternité et de compagnie dans une aventure [on croirait que tout est là] et pourtant, si on pouvait seulement faire la liste des choses comme je l'ai faite maintenant et on tenait pour acquis quelque chose d'autre [puisqu'il nous connaît bien, il nous prévient : attention !] – acceptée et reconnue (bien entendu) [tout le monde cite Jésus], mais tenue pour acquise – et si son nom n'était pas produit dans une emphase de dialogue, d'une envie de se faire entendre, d'une envie de l'entendre, de l'écouter ; s'il n'avait pas une personnalité en fin de compte autonome, un visage en fin de compte singulier, des traits qu'on ne peut pas confondre, même pas avec ceux que Lui-même a créés comme signe de soi-même... » (*L'attrattiva Gesù*, Bur, Milano 2001, p. 148). Comment voit-on si cela ne se produit pas ? Comment pouvons-nous vérifier si nous nous sommes arrêtés à ce monde de familiarités très belles – la musique, le chant, l'amitié, la compagnie – et nous ne sommes pas arrivés à la reconnaissance de cette personnalité autonome, de ce visage « en fin de compte singulier » ? Quel est le signe qui nous dit que beaucoup de fois nous n'arrivons pas jusqu'à ce point ?

*Le travail que nous avons commencé à faire sur l'introduction des Exercices a fait surgir en moi beaucoup de questions par rapport au point de la compagnie. Dans le deuxième paragraphe tu poses la question : qui, parmi nous, a dit aujourd'hui « Toi » au Christ avec la familiarité avec laquelle il traite les présences qui lui sont vraiment chères ? ».*

Parfait ! Arrêtons-nous un instant sur cette considération : qui parmi nous – présents ici où en connexion vidéo – a dit aujourd'hui « Toi » au Christ avec cette familiarité ? Nous sommes tous ici dans la compagnie et dans la journée nous avons rencontré des gens, mais qui s'est surpris aujourd'hui à Lui dire « Toi » ? Identifier ce point – comme tu l'a fait –, nous fait commencer à répondre à la question : quels sont les signes qui révèlent que je ne me suis pas arrêté à l'apparence ? Tu dis, le fait de commencer à dire « Toi » au Christ.

*De fait, cette question a ouvert en moi une blessure, que souvent j'essaie de fermer. Je te raconte un fait pour t'expliquer mieux. Je fréquente l'université à Milan, et il y a quelques semaines je suis rentré à la maison pour passer un peu de temps avec mon frère qui a quelques difficultés dans ses études. En fait, ces jours-là j'étais tout tendu en étant avec lui, j'étais convaincu qu'en étudiant avec moi il aurait amélioré ses prestations ; je le motivais avec des belles phrases dans la conviction que cela pourrait l'aider. Mais en faisant de la sorte, je me rendais compte que les phrases étaient justes et belles, mais elles étaient vides même pour moi.*

Nous pouvons dire des phrases très justes mais vides.

*Exactement. Pourtant moi le premier, j'avais besoin de les entendre de nouveau, de les découvrir vraies pour moi. Puis, lors d'un dîner avec mes parents, mon père nous a raconté des Exercices et de la gratitude vers la compagnie qui l'aide à vivre cette familiarité avec Jésus et qui s'exprime aussi à travers des gestes comme le fonds commun. Au contraire, dans beaucoup de gestes qu'on nous propose, je vois revenir toujours les mêmes objections ; je pense à une vente publique de « Traces », j'étais immobile au milieu des gens et je pensais seulement à mes préjugés : « Mais pourquoi je dois faire cela ? » « À quoi ça sert ? », alors que le soir précédent avec un groupe d'amis j'avais vraiment redécouvert la convenance de cet instrument pour moi. Le jour suivant, mes objections et mes impressions sur les choses avaient balayé tout ce travail. Pourquoi mon objection, mon impression sur les choses est un point de départ trompeur, si c'est la première chose qui surgit en moi ? Et je vis la même dynamique avec ma copine ou avec mes amis de la communauté ; En effet, quand je suis à l'École de communauté ou avec ma copine, j'ai toujours le problème de ce que je dois dire et faire, et j'ai tendance à tout réduire à des phrases justes mais vides. Et je m'aperçois que tout cela débouche sur la « démoralisation » dont tu parles, parce que j'aime plus d'autres choses que le Christ. Mais si je traite les personnes qui me sont chères de cette façon, si cette familiarité n'existe même pas avec ces personnes, comment la compagnie peut m'aider contre cette « démoralisation », à dire « Toi » au Christ ?*

Que démontres-tu par ce que tu dis ? Même s'il n'y a pas une familiarité avec la compagnie – comme tu le dis – quelle est l'aide que la compagnie te donne ? Comment défie-t-elle ta « démoralisation » ? Par son irréductibilité ! Qu'est-ce que tes parents ont fait, selon ce que tu racontais ? Indépendamment de ton attitude, pendant le repas ils t'ont défié, au point que tu as effectivement ressenti le coup. Une certaine impression est la première réverbération que provoque en toi le fait de rencontrer une présence irréductible. La question est que cela doit servir à aller plus au fond des choses, non pas à s'arrêter à l'impression. L'impression qui naît en toi n'est pas fausse, c'est le début qui permet de t'intéresser à une certaine chose. Comme dit don Giussani dans les prémisses du *Sens religieux* : le sentiment t'attire vers l'objet pour susciter ton intérêt, autrement tu resterais indifférent. Le problème naît lorsque tu t'arrêtes à l'apparence est tu ne suis pas l'impression qui veut te conduire plus loin. Alors, comment la compagnie t'aide ? Avec son irréductibilité qui défie tes impressions, comme l'a fait ton père, et te pousse à ne pas t'arrêter à l'impression, parce que tu perdrais le meilleur, comme tu vois. Tu te heurtes constamment à une diversité pleine de limites, mais qui est autre que toi, différente. C'est cela qui défie la « démoralisation » ; parce que si tu ne trouvais pas une irréductibilité devant toi, la « démoralisation » gagnerait et s'étendrait à toute la vie. Au contraire, même avec toutes nos limites, notre fragilité, nous pouvons voir que notre « démoralisation » est défiée. Il suffit de relire la lettre que nous avons cité dans l'introduction, de la dame qui participe au chemin de croix : ce n'était pas un geste particulièrement correspondant à sa sensibilité – elle n'y allait pas depuis des années – et probablement elle ne connaissait pas beaucoup de gens qui étaient là avec elle, mais qu'est-ce qu'a défié son attitude ? L'irréductibilité d'un fait, voilà ce qui l'a mise en mouvement. Alors, pourquoi la familiarité avec le Christ et la non-réduction du signe à notre impression est tellement importante ?

*Par rapport à tous les problèmes et à toutes les questions que tu poses, je me demande si la nécessité principale pour une relation réelle avec le Christ, la plus dense et continue possible, ne soit pas l'exercice continu et sincère de regarder son propre cœur en se demandant ce qu'il désire réellement. Dans mon expérience, la distance du Christ est favorisée par le fait qu'au fond je cherche beaucoup de choses qui se révèlent insuffisantes ; au contraire, la proximité avec lui revient lorsque j'ai le courage de regarder avec simplicité mes désirs et mes besoins les plus profonds. Tout en pensant que cette simplicité du cœur est réellement nécessaire, je voudrais comprendre si je suis en train de simplifier un problème plus grand pour entrer dans cette connaissance.*

Non, tu ne simplifies pas, tu ne banalises pas le problème ; tu poses devant tout le monde un facteur fondamental du dialogue entre toi, ton cœur et le Christ. La seule question qu'il faut comprendre c'est que le cœur, mon amie, t'est donné justement pour intercepter la réponse. Le cœur n'est pas la réponse, c'est le critère pour intercepter la réponse, pour reconnaître ce qui correspond à ton attente. C'est pour cela que dans le texte que je lisais auparavant on dit : « Si [le Christ] n'est pas un objet pensé (mémoire), dit (invocation) contemplé avec étonnement [...] au point qui se traduit en joie pour une présence ; si on passe les journées sans dire « Toi », sauf que dans la hâte de formules répétées [vides, comme disait l'intervention précédente] » (*ivi*), tout ce que nous faisons ne suffit pas. Quels sont les traits qui révèlent que nous sommes en train d'entrer dans cette familiarité ? Quels sont les traits qui montrent que nous sommes en train d'entrer dans une familiarité avec une personne ? Que vous ne pouvez pas vous empêcher de penser à elle (mémoire), que vous ne pouvez pas vous empêcher de le désirer (invocation) et qu'on ne peut s'empêcher de sentir tout l'étonnement face à cette présence, un étonnement « qui se traduit dans une joie pour une présence ». Dans une seule ligne don Giussani a décrit une série de traits de cette familiarité. La dame qui a participé au chemin de croix terminait en citant le titre des Exercices de l'an dernier : « Mon cœur est dans la joie car tu es vivant, ô Christ ». Tu te rends compte que tu as vraiment reconnu une présence parce que cela exalte ton cœur, parce que tu es contente qu'Il soit vivant, comme lorsqu'on tombe amoureux et qu'on dit à la personne aimée : « Quelle joie que tu sois là ! Parce que si tu n'étais pas là ou si je ne t'avais pas rencontrée, je ne pourrais pas vivre cette exaltation de moi, cette joie. Je suis content que tu sois là ! ». La différence n'est pas dans les formules que nous utilisons comme des paroles vides, mais dans la densité, dans l'intensité que la présence éveille en nous pour pouvoir dire d'une manière nouvelle : « Je suis content car Tu es vivant ». Quelle est la vérification de cela ? Une personne peut partir à l'étranger et trouver un travail parfait, vraiment correspondant, très satisfaisant, on peut en être enthousiaste, mais cela ne suffit pas. Cela ne lui suffit pas et elle se rend compte qu'elle n'arrive pas à être aussi contente comme elle l'était ici, déterminée par la reconnaissance d'une Présence. Et pour cette raison don Giussani tient à nous dire que s'il n'y a pas une connaissance plus intense du Christ, les choses peuvent aller très bien, on peut trouver le travail parfait, on peut être enthousiaste et reconnu par tous, on peut avoir une créativité fantastique, les gens peuvent « s'émerveiller de sa contribution, de ce qu'elle dit : les gens qui sont là sont comme le début du monde [nouveau] qui s'aperçoit d'elle [Giussani le décrit avec tous les détails pour montrer l'énormité de ce qui se passe] [...]. Mais cela ne lui suffit pas » (*ibidem*, p. 149). Notre cœur, mon amie, à une telle exigence que plus il est éveillé, plus il se rend compte que la réponse est ce qui nous a été donné, non pas ce qu'on arrive à faire. Et le critère pour l'identifier est le cœur. Comme m'écrit une personne qui était trop loin pour pouvoir venir ici : « La partie qui m'a le plus frappé et qui ne m'a pas laissé tranquille de l'introduction du vendredi a été la suivante : “Si tout ce que nous attendons ne se réalise pas totalement en ce qui nous a été donné, dans le fait qui nous a été donné, c'est-à-dire dans le Fait du Christ, toutes nos activités [extraordinaires, merveilleuses, avec tout l'enthousiasme que nous pouvons avoir], tout ce que nous faisons ‘devient l'attente de notre règne’” [et cela ne nous suffit pas]. Comment puis-je comprendre si je suis en train de construire mon règne ou Son royaume ? ». Comment le voit-on ? Parce que dans un cas ce que tu fais ne te suffit pas tandis que dans l'autre tu construis à partir d'un plein, ce que tu fais naît d'un plein et non pas de l'effort pour remplir le vide qui est en toi ; il naît d'une Présence qui est tellement bouleversante qu'elle te rend libre dans le présent.

*En relisant l'introduction de vendredi soir, j'ai été foudroyé par le fait de me rendre compte que ces mots illuminaient mon expérience ; le fait de vivre avec attention mon expérience m'a fait comprendre ces mots, en particulier le point trois, là où tu cites don Giussani et son rappel insistant à la seule chose qui peut satisfaire le cœur. Je me souviens qu'il y a très longtemps, quand je fréquentais encore l'université, j'étais embêtée, d'une certaine manière, cette façon de changer en continuation le centre de l'attention...*

Elle était embêtée, vous comprenez ? C'était une irréductibilité à elle-même qui l'embêtait. Voilà ce qui défiait le plus sa « démoralisation » même dans cette modalité.

*Je me rappelle que je faisais une chose en obéissant, et Giussani disait : « Ce n'est pas ça ». Et moi : « Mais comment ce n'est pas ça ? ». Puis, durant toutes ces années, petit à petit, en restant dans l'Église, dans notre compagnie, j'ai vu grandir autour de moi, à l'école avec les jeunes, ou en faisant le catéchisme à la paroisse, des amitiés très belles avec des personnes qui lentement se sont impliquées dans notre vie pour la fascination de l'amitié entre nous, comme l'amie qui m'a accompagnée ce soir. D'une certaine manière, je n'ai pas été pour elles et pour mon mari seulement une inspiration, mais réellement une compagnie grâce au bon Dieu. Puisque maintenant je me sens responsable avant tout de moi-même et aussi de ces amies, je me rends compte de la vérité de la préoccupation de don Giussani : si nous nous arrêtons à la surface de cette belle expérience, elle nous déçoit rapidement, ne nous est plus utile, ne déborde pas dans la vie quotidienne (les enfants, le travail, toutes les choses de la vie) et devient une espèce de club privé. Mais nous n'avons pas de temps à perdre. Donc je te remercie vraiment beaucoup parce que tu continues à insister sur la seule chose qui est nécessaire pour vivre.*

C'est ça la vraie compagnie, qui nous fait aller constamment au fond des questions, parce que tout le désir de don Giussani est de nous accompagner sur le chemin. Que fait-il don Giussani avec nous ? Ce que faisait Jésus avec les disciples : il ne lâche pas prise – « mais ne comprenez-vous pas ? » –. Il ne lâche pas prise, mais dans quel but ? Pour qu'on ne s'arrête pas à la surface des choses, autrement tôt ou tard nous serions déçus. Pour cette raison don Giussani dit qu'on pourrait être à une fête très belle, merveilleuse, mais si la prise de conscience de ce que nous vivons ne devient pas, à un certain point, conscience d'une présence « en fin de compte singulière », nous partirons déçus. Parce que les choses que nous faisons ne peuvent pas nous accomplir, mais seulement Sa présence. J'ai pensé beaucoup de fois : combien de personnes dans cette situation, ou dans d'autres situations analogues que nous devons vivre, ont ressenti l'urgence de dire Son nom, de ne pas s'arrêter à la beauté de ce qui était en train de se passer ? Attention, parce que Giussani n'était pas en train de faire le mystique, comme nous pensons souvent face à certaines choses qu'il disait : « Eh, c'était don Giussani ! ». Non, non, non ! Toute personne amoureuse peut dire cela. Parce que si on vous invite à une fête de votre entreprise dans le lieu le plus romantique de l'univers (avec les bougies, le lac, tout parfaitement organisé, mais votre femme n'est pas là, tout est beau, mais sans elle c'est trop peu pour vous. Alors la question n'est pas que vous « devez » faire mémoire de votre femme, mais vous ne pouvez pas vous empêcher de faire mémoire d'elle ! Le fait de penser à elle naît des entrailles de l'expérience que vous faites : plus l'expérience est belle, plus vous vous rendez compte qu'elle vous manque. D'une expérience très humaine comme celle-là naît le désir de Giussani : que tout puisse être occasion de mémoire. Un homme ne pourrait jamais penser : « Puisque je suis marié, je dois penser à ma femme ». S'il est vraiment pris par une présence, il ne peut s'empêcher de ressentir l'urgence qu'elle soit avec lui à la fête. Je le répète, c'est une expérience très humaine. C'est pour cette raison que don Giussani nous dit : « Attention, amis, Jésus parmi nous peut être l'origine de tout un monde d'humanité, plein de joie et d'amitiés, de raisons formellement irréprochables et d'une aide qu'il est prêt à nous donner, formellement mais aussi matériellement concret [...], mais Jésus pourrait être réduit au “portrait d'une belle femme sculpté dans son monument funéraire” » (*ibidem*, pp. 150-151), c'est-à-dire à quelque chose de vide. Cette caractéristique de Giussani de ne pas lâcher prise – que tu nous rappelais par expérience directe – c'est le témoignage de ce qu'est la vraie compagnie qui nous fait aller au fond des choses, irréductible à toutes nos réductions. Et cela ressort avec clarté, comme l'écrit une personne parmi vous : ne sachant pas si aller ou non aux Exercices, « dans un court instant de lucidité, en revenant de la messe, en regardant notre fils [quel est le rapport entre le fait de regarder le fils et le fait d'aller aux Exercices ?] j'ai dit à mon mari : “pourquoi nous n'allons pas aux Exercices ? Je sais que cela exigerait le fait de le laisser aux grands-parents, mais [attention au lien qu'elle fait] qu'est-ce qu'on pourrait vraiment laisser à notre fils, si nous ne lui transmettons pas cela ?”. J'étais émue, et mon mari aussi était ému [et ils ont décidé d'y aller]. Je me suis

demandée : mais qu'est-ce qui m'a conduit (ou plutôt nous a conduit) jusqu'aux larmes ? Une chose qui était en train de casser quelque chose en moi, ma mesure. J'ai vraiment eu la sensation d'être devenue mère à ce moment-là [c'était évident !]. Quel héritage, qu'est-ce que je peux lui donner si ce n'est un Bien tellement grand qui va au-delà du fait d'être une bonne maman ? ». Elle a surmonté toutes ses difficultés de laisser son fils avec quelqu'un, parce qu'elle a compris que cette adhésion était ce qui la rendait vraiment mère. Quand nous nous trouvons dans des situations de ce type, souvent nous nous bloquons. Je veux dire, s'il est nécessaire de rester à la maison parce qu'il n'y a pas d'autres possibilités on peut renoncer, et le Mystère nous donnera une autre possibilité de le rencontrer. Mais souvent nous utilisons ce type de problèmes pour nous justifier. Mais lorsqu'il y a un moment de lucidité, toutes les objections se réduisent à rien et on commence à identifier une réponse ; la lettre en fait continue : « Ma journée est pleine de ce type de situations : je suis au travail et je pense que je devrais aller à la maison, je suis à la maison et je pense que je n'ai pas fait certaines choses au travail, mais là c'était vraiment évident qu'il y a Quelqu'un qui te dit : "je m'en fiche de combien tu es performante ici ou là, je te veux ainsi comme tu es", et Il te fait être mère plus que tu n'es capable [nous voyons que la familiarité avec le Christ est en train de grandir parce que nous commençons à nous concevoir d'une autre manière]. Après les Exercices, je suis rentrée à la maison, à la routine de tous les jours, et les choses sont restées les mêmes, il y a le travail, il y a la maison, tu penses à la maison et tu penses au travail, mais tu es sûre qu'il y a un lieu où tu peux de nouveau respirer parce que tu peux Le rencontrer. Alors j'ai repris l'École de communauté avec un peu plus de sérieux à cause de cette intuition qui se présente plusieurs fois dans ma vie et que j'oublierai plusieurs fois, comme je l'ai déjà oubliée ; mais, heureusement, elle se représente. *J'ai été très touché vendredi soir lorsque, en reprenant don Giussani, tu nous as dit que le critère de vérification pour reconnaître si le Christ est entré dans notre vie, c'est-à-dire s'il nous est plus familier, est de voir si l'événement du Christ a une incidence sur ma manière de vivre, de rester face au réel, aux situations et aux défis du quotidien. Si ce n'est pas ainsi, c'est-à-dire si nous n'avons pas cette familiarité, nous abordons la réalité comme tout le monde, c'est-à-dire à partir des impressions que les choses suscitent en nous, et comme tout le monde nous finissons par étouffer dans une vie qui nous « coupe les jambes ». Cela me provoque beaucoup. Dans cette période dramatique à cause de quelques problèmes que mes parents sont en train d'affronter, je m'aperçois que quand je ne pars pas du Christ, du fait qu'Il est là et qu'Il embrasse toute chose, qu'il n'y a rien d'inutile, même pas une seule larme, je suis pris par l'angoisse et ne je n'arrive même pas à parler avec mes parents au téléphone. Seul le Christ me rend libre de tout projet et de toute impression. Partir du Christ ne signifie pas éliminer la demande de sens face à la fatigue, et cela ne me fait pas sentir bien, ne me rend pas tranquille ; partir du Christ signifie entrer en relation avec Lui, lui confier tout mon besoin de sens, dans la certitude que je ne suis pas seul. Cela change également la manière avec laquelle je peux accompagner mes parents. Je donne un exemple : l'autre jour, en parlant avec ma mère, je m'efforçais de trouver cette positivité qui permettait de donner un souffle à la journée ; puis, en relisant les Exercices, je me suis aperçu que le problème ce n'est même pas de trouver les choses positives qui donnent une satisfaction apparente dans le drame de la vie, mais le point est d'être certain d'un rapport, être certain que Celui qui me donne les choses me les donne pour moi et pour mon chemin, et que tout cela est positif et il n'y a besoin de rien d'autre. C'est le chemin que le Seigneur me donne. Ma femme cette semaine m'a rappelé que Celui qui permet cette fatigue est aussi Celui qui a donné beaucoup de belles choses à mes parents. Je découvre que la familiarité avec le Christ ne change pas les circonstances, mais donne une pleine satisfaction dans la dynamique de la vie, avec toutes ses contradictions apparentes. Peut-être ce qui m'est demandé est de rappeler plus que jamais à ma mère cet amour : le fait que dans la vie, même dans les fatigues, on est aimé. Sincèrement je ne sais pas comment je peux accompagner mes parents de manière concrète – j'ai toujours pensé que c'était le rôle des parents de soutenir les fils et non pas le contraire –. Pour moi tout cela est une découverte continue, parce que je me retrouve, malheureusement, encore très fragile, malgré tous les miracles que je vois autour de moi. Je suis reconnaissant envers cette compagnie qui soutient et*

*aide mon regard à rester fixé dans le Christ.*

Ça c'est la tâche de notre compagnie. Et on voit tout de suite si cette tâche se réalise : quand ce n'est pas comme ça « l'angoisse me prend » ; au contraire, quand il y a cela, « je suis libre de tous mes projets ». Alors, « partir du Christ signifie entrer en rapport avec Lui », de nouveau ; en rapport avec lui et avec cette présence qui a des traits uniques, « en fin de compte singuliers ». « Je découvre que la familiarité avec le Christ ne change pas les circonstances, mais donne une satisfaction pleine dans la dynamique de la vie » : c'est impossible de le dire si on ne le vit pas, si on n'en fait pas expérience. Seulement quand on découvre ce chemin on se retrouve à faire des choses qu'on croyait impossibles ; je suis très frappé par ce que tu dis : tu peux faire compagnie à tes parents en ce moment de fatigue grâce au chemin que tu es en train de faire, autrement tu leur proposerais des solutions qui seraient désastreuses pour toi et pour tes parents, pour les enfants, pour les collègues, pour les amis du groupe de fraternité. Nous pouvons devenir vraiment une compagnie les uns pour les autres, une compagnie qui ne lâche pas prise seulement si nous sommes en chemin, si nous découvrons constamment ce qui introduit dans notre vie cette familiarité avec le Christ. Et alors on a envie de le communiquer, à sa mère ou à un voisin, comme m'a dit une personne qui m'a écrit de l'étranger : « Le mois dernier, notre voisin est mort, une personne très âgée de 97 ans qui vivait dans notre rue depuis sa naissance et il en était en quelque sorte la mémoire historique. On se voyait souvent dans le jardin et notre discours tournait toujours autour du jardinage, et il se moquait de nous parce que notre jardin était dans des conditions lamentables, alors que le sien était toujours bien entretenu et luxuriant. Il y a un an, quand il était déjà conscient que la mort s'approchait et il ne se tenait plus sur ses jambes, soudainement il m'a dit : "mais à quoi bon naître si tout ce qu'on vit, finit dans le néant, dans la terre ?". En ce moment j'ai éprouvé une émotion et une tendresse très profondes envers lui, qui m'ont fait dire : "Mon ami, rien de tout ce qui est beau et bon sera perdu. Tout reste pour toujours. Il y a une grande fête qui t'attend au Paradis". Lui m'a regardé avec son regard ironique, en me demandant : "mais crois-tu vraiment qu'il y aura cette fête ?". Et moi, en larmes, je lui ai dit : "J'en suis sûre". Alors son regard a changé et c'est rempli d'une nostalgie très forte. Il a appuyé la tête sur mon épaule et m'a dit : "Alors invite-moi à cette fête". À partir de ce moment-là, tout le peu qu'on a fait pour l'assister dans les mois difficiles qui ont suivi – jusqu'au moment qu'il a été hospitalisé – a été plein de cette promesse que Dieu a suscité ce jour-là dans le jardin. Quand il est mort, j'ai vu avec douleur que ses parents, qui ne croient en rien, n'ont même pas organisé des funérailles laïques, mais seulement une bière au pub pour tous ceux qui le connaissaient. Alors j'ai décidé de leur écrire une lettre dans laquelle j'ai raconté la conversation que j'avais eue avec lui dans le jardin, parce que ce fait sauve tout et tous. Sa sœur m'a répondu en me remerciant parce que son frère lui avait toujours parlé de nous et il avait même conservé les dessins de nos filles parmi ses choses les plus chères, jusqu'à la fin. Devant un fait pareil, je ne peux que demander à genoux au Seigneur qu'il se serve de ma vie, qu'il la prenne selon Son dessein, pour que tous les frères hommes que nous croisons dans notre chemin puissent être invités à ce banquet céleste qui nous attend. Comme pour le bon larron : un instant d'émotion devant le Christ peut tout sauver, sauve moi-même et ceux que je rencontre du néant dans lequel notre vie semble sombrer ». Derrière l'insistance de Giussani sur la familiarité avec le Christ il y a la lutte contre le néant ! Il ne s'agit pas seulement de devenir un peu plus pieux ou fervents, vous comprenez ? Le vrai défi est, comme le dit cette personne âgée : à quoi bon naître si tout ce qu'on vit, finit dans le néant ? Et si après l'expérience que nous vivons ensemble lorsque nous nous retrouvons, si la situation change ou la fête finit, le lendemain, ne reste rien ? La tentation de Montale est toujours à l'affût : se retourner et voir seulement « le néant dans mon dos, le vide derrière / moi, dans la terreur d'un homme ivre » (« Un matin peut-être, m'en allant dans un air glacé », v. 3-4, dans *Os de seiche*). Comment voit-on, donc, s'il y a en nous cette familiarité avec le Christ ? Par le fait que je peux regarder même la situation la plus dramatique de la vie, lorsqu'on s'approche de la fin, avec une certitude dans le cœur. Parfois c'est les autres qui nous en font rendre compte, qui nous rendent conscients de ce que nous portons.

*Je fréquente l'université et je voulais te raconter un fait qui m'est arrivé avec une amie qui fréquente les cours avec moi et qui m'est très chère. Pendant ces trois années j'ai toujours eu un rapport très beau et très libre avec elle, mais jamais vrai jusqu'au fond ; en effet j'ai toujours hésité à lui dire que j'étais catholique et que je fréquente le mouvement de Communion et Libération, d'autant plus qu'elle est athée. Dans les deux derniers mois il y a eu des faits qui m'ont frappé et qui m'ont fait comprendre que ce n'est pas moi qui fais, mais c'est le bon Dieu qui est à l'œuvre. Un jour nous étions à la fac pour une assemblée, et puisque je suis la représentante des étudiants j'étais en train de parler avec une prof de certaines questions qui la préoccupaient. Ma camarade, en écoutant notre dialogue, a réagi en disant : « Prof, vous avez de la chance d'avoir une élève comme ça ! ». Et la professeure a répondu : « Oui, elle est très bien, elle est gentille, elle est disponible ». Et mon ami a éclaté en disant : « Elle est heureuse, et c'est pour ça que je la suis ».*

« Elle est heureuse ! ». Dis-le avec emphase, comme l'aura dit ton amie ! Ne t'enthousiasmes-tu pas quand tu le racontes ? Ton amie ne l'aura pas dit de manière aussi triste, n'est-ce pas ? Allez !

*Elle est heureuse, pour cette raison je la suis !!! Je veux être comme ça, non seulement avoir ses qualités ». J'ai fondu en larmes et je l'ai embrassé. À partir de ce moment, un nouveau rapport est né entre nous, et j'ai commencé à lui raconter qui j'étais, ce qu'est le CLU pour moi, qui sont les amis de l'École de communauté et comment je vis ma vie de tous les jours : l'étude, la vie dans l'appartement, tout ce que je dois faire pendant la journée. Hier les cours sont finis et elle était très préoccupée par le fait qu'on ne se serait plus vu comme avant et que notre rapport aurait pu finir, parce qu'elle veut être accompagnée dans toutes ses questions.*

Vous voyez ? Il y a la tentation, la peur que « notre rapport puisse finir ».

*Je lui ai répondu que le meilleur devait encore commencer, et qu'avec sa simplicité face à ses questions c'était elle qui m'aidait à être sérieuse avec moi-même. Elle a été très touchée, nous nous sommes saluées avec une accolade et elle est partie en silence vers la gare. Aujourd'hui elle m'a écrit qu'une ancienne enseignante de l'école primaire était morte et qu'elle avait ressenti le besoin d'aller à son enterrement, en me disant qu'elle ne savait pas exactement pourquoi elle y était allée, mais elle a eu envie de le faire. Face à tout ça il est évident que c'est un Autre qui est à l'œuvre. Je suis vraiment émue par ce que le bon Dieu me fait vivre. Quelle surabondance !*

Parfois Il nous le fait comprendre à travers une autre personne qui perçoit – avant et plus que nous – toute la nouveauté que nous portons. C'est seulement cela qui peut vraiment nous inviter à aller au fond, à l'origine de ce que l'autre voit en moi et nous le redonne, parce qu'autrement nous ne pourrions pas trouver une réponse adéquate aux défis de la vie.

*Il y a quelque jour, lorsque j'étais dans la salle des professeurs, un collègue est venu nous saluer en nous disant que c'était son dernier jour à l'école parce que le lendemain il aurait dû aller à l'hôpital avec sa fille qui a une leucémie et qui doit être soignée en urgence. Il devait rester à l'hôpital avec sa fille parce que sa femme venait d'accoucher. Il était très tranquille, affligé mais serein, même si la situation est assez difficile, parce qu'il doit rester au moins un mois à l'hôpital avec sa fille et les visites sont permises seulement pendant quelques heures et seulement à une personne. Il craignait seulement que sa femme puisse être écrasée par le poids de toutes ces préoccupations et par le fait de devoir s'occuper des deux autres filles. Puisqu'on n'habite pas loin, je lui ai dit : « Quelques après-midis je pourrais emmener ta fille aînée au parc avec mes enfants », et c'est tout. Quand il est parti, une autre collègue m'a dit : « Maintenant c'est le moment de l'aide concrète, pas celui des mots. Il faut préparer un plat de lasagnes et le lui emmener à l'hôpital ». C'était vrai, c'était évident, en le regardant, qu'il n'avait pas besoin de beaucoup de discours. Mais pendant un moment je me suis mise dans la peau de sa femme et de ses autres enfants, et je sentais la terre trembler sous mes pieds : un nouveau-né, que tu dois allaiter huit fois par jour, une autre fille à la maison, ton mari est à l'hôpital avec une autre fille malade. Je n'arrivais pas à respirer, j'avais la sensation physique d'avoir sur mon dos le poids d'un camion chargé de briques.*



*Mais ce collègue était arrivé au moment où j'étais en train de méditer l'introduction des Exercices et j'avais juste souligné cette phrase : « “Jésus répondit : ‘Aux hommes c'est impossible, mais à Dieu tout est possible !’.” Voilà le fondement de l'espérance, de la possibilité de se sauver de la démoralisation, de l'affaiblissement de la tension du cœur vers ce pour quoi il est fait : Dieu est devenu un homme, le Christ. “Un homme nouveau est entré dans le monde et, avec lui, un chemin nouveau” : l'impossible est devenu possible ». Alors j'ai vu une chose nouvelle, c'est-à-dire que le destin de cette enfant, de sa maman, de son papa et de ses sœurs est bon, ils sont précieux à Ses yeux et moi j'en suis sûre grâce à tout ce qui m'est arrivé. Et je l'ai dit à ma collègue, et je lui ai demandé de me soutenir afin que notre amitié puisse arriver jusqu'à ce point, autrement je pourrais cuisiner le plat de lasagnes, mais ce sera une autre brique qui va m'écraser, compte tenu de l'insuffisance par rapport au besoin disproportionné que sont ces personnes et que je suis.*

C'est à partir du besoin que nous voyons dans les autres et du besoin que nous voyons en nous que peut surgir, après L'avoir rencontré, l'urgence d'aller Le chercher, pour la découverte en nous d'une familiarité avec le Christ ; autrement nous aussi, même si nous vivons dans l'Église et dans la compagnie, nous pouvons percevoir une nouvelle de ce type comme un poids insupportable. Pour cette raison, après les témoignages de ce soir, j'ai pensé encore une fois à cette page de don Giussani : « Si Jésus venait ici en silence [...] et qu'il s'asseyait sur une chaise, là-bas, à côté [...] et que tous, à un moment donné, nous nous en apercevions, [...] je ne sais pas en combien de nous l'affection serait vraiment spontanée, tout en gardant une certaine conscience de soi. [...] [Ou] si nous ne nous sentirions pas couverts de honte, [...] [parce que] nous n'avons jamais dit “Toi” [...] [sérieusement] ». Qu'est-ce que cela signifie que nous ne Lui avons pas dit : « Toi » ? Attention à la continuation de la phrase de Giussani : cela signifie « le naufrage, pas total, de son Moi personnel dans notre moi collectif » ; il nous dit que nous réduisons le Moi personnel de Jésus, Son visage incomparable, à la dilatation de notre moi collectif. Avec des phrases comme celle-ci, d'une intensité unique, Giussani nous invite, à travers des défis réels, à une compagnie réelle. Il ne faut rien déprécier la chair de la compagnie, mais seulement lorsque nous nous trouvons dans certaines situations, comme celle que je viens de décrire, nous sentons aussi l'urgence d'une compagnie qui soit adéquate aux défis, pour pouvoir faire face au réel, parce que si nous ne nous soutenons pas, les circonstances nous écrasent. Ainsi, nous nous rendons compte que la vraie compagnie, celle qui ne lâche pas prise – comme l'a dit notre amie en parlant de don Giussani – est pour soutenir l'espérance. Autrement le nihilisme débordant gagnera. Mais il ne pourra pas gagner, parce qu'il y a dans l'histoire une présence irréductible : l'Église à laquelle nous appartenons.

Commençons donc ce chemin de travail sur la provocation des Exercices pour surprendre toujours plus en nous ce qu'est cette familiarité avec le Christ. Nous connaissons tous le mot, nous connaissons la définition, mais c'est une chose différente que cette familiarité puisse devenir tellement charnelle qu'on ne peut pas passer les journées sans dire : « Toi » au Christ, sans Le chercher, sans se surprendre du fait qu'Il nous manque, jusqu'au point que tout ce qui nous arrive puisse devenir une provocation à Le chercher, à Le demander à L'implorer.

La prochaine École de communauté aura lieu le mercredi 20 juin à 21 heures. Nous continuerons le travail de reprise de l'introduction des Exercices de la Fraternité. Le livret des Exercices sera publié avec le *Tracce* du mois de juin. Cela peut être l'occasion pour faire connaître nos contenus aussi aux autres. Le fait de le diffuser pourrait être une aide pour beaucoup de personnes – les parents, le voisin, le collègue, notre ami –, qui peuvent recevoir une parole d'espérance pour leur propre vie, un chemin pour leur rendre possible cette familiarité avec le Christ, qui est nécessaire pour vivre. Ce qui nous a été donné est pour tout le monde.

Livres pour l'été. Nous vous proposons quelques livres qui peuvent nous accompagner pendant l'été pour

favoriser cette familiarité :

- *Gaudete et exsultate*. Exhortation Apostolique sur l'appel à la sainteté dans le monde actuel, pape François.
- *La convenienza umana della fede*, Luigi Giussani (deuxième volume de la série « Bur – Christianisme à l'épreuve » qui regroupe les textes des Exercices de la Fraternité tenus par don Giussani du 1985 au 1987), sera publié le 19 juin en Italie.
- *La voce unica dell'ideale. In dialogo con i giovani*, Julián Carrón (San Paolo). C'est un petit livret qui regroupe les textes de deux rencontres avec des étudiants qui préparaient l'examen de maturité en 2010 et en 2013.
- *L'ombra del padre. Il romanzo di Giuseppe*, Jan Dobraczynski (Morcelliana).
- *Fondata sulla pietra. Una storia della chiesa cattolica (Fondé sur un Rocher : Une Histoire de l'Église Catholique)*, Louis de Wohl (Bur-Rizzoli) ; le fait de relire de manière essentielle les phases fondamentales de l'histoire de l'Église catholique peut être une aide pour comprendre beaucoup de choses que nous avons entendu à l'École de communauté.

Travail volontaire au Meeting de Rimini. Je signale que cette année, on demande de manière particulière la participation des adultes au pre-Meeting et au Meeting.

Vous pouvez écrire pour les informations à l'adresse courriel : [volontari@meetingrimini.org](mailto:volontari@meetingrimini.org).

Procession de la Fête-Dieu : Après l'École de communauté des derniers mois sur les sacrements, il est plus facile pour tous de comprendre pourquoi l'Église célèbre la Fête-Dieu avec une procession publique. Elle le fait pour témoigner à tout le monde que sa propre espérance se soutient sur la présence réelle du Christ dans le signe de l'hostie, c'est-à-dire que le centre de notre compagnie, la source de notre compagnie est une Présence aux traits uniques, « en fin de compte singuliers ». Pour cette raison nous sommes tous invités à participer à la procession là où nous vivons.

*Veni Sancte Spiritus*